

Nikki Diana Marquardt, galeriste à Paris « Le Café de l'exil est une plate-forme pour les artistes algériens vivant en France »

Comment soutenir concrètement le monde culturel et le peuple algériens d'ici, en France ? C'est une question difficile à laquelle Nikki Diana Marquardt, galeriste américaine installée à Paris, apporte une ré-

ponse possible, partant de son terrain : le local qu'elle anime, place des Vosges depuis 1986, avec beaucoup d'énergie. Comme elle l'a déjà fait en 1992 pour l'ex-Yougoslavie déchirée, elle propose, par le biais de son

association Project for Europe, une exposition réunissant des artistes du Maghreb, dont une majorité d'Algériens, et des artistes européens. Des visas ont pu être obtenus pour des artistes enseignant à l'Ecole

des beaux-arts d'Alger ou à Oran. Tout au long du mois d'avril, des soirées littéraires, théâtrales, musicales, doivent élargir cette rencontre dans la galerie rebaptisée Café de l'exil.

« Comment est née votre association Project for Europe ?

- L'idée, c'est qu'on peut exprimer beaucoup de choses à travers la culture, que le public est plutôt sensible aux artistes et à ce qu'ils ont à dire. Les artistes ont toujours quelque chose à dire sur ce qui se passe autour d'eux. Beaucoup d'individus pensent être impuissants face à l'histoire. Les artistes ont moins ce sentiment-là. Ils se sentent responsables. Je crois qu'ils peuvent souvent faire mieux que les hommes politiques. Quant à moi, j'estime qu'aujourd'hui on doit trouver des alternatives, inventer des événements en dehors des circuits classiques.

- Quand avez-vous créé l'association ?

- En 1992, au moment des conflits en ex-Yougoslavie. J'avais ouvert ma galerie en 1986. En 1990, j'ai commencé à changer de cap, à me demander à quoi ça sert de faire des expositions individuelles. Les galeries ne peuvent d'ailleurs plus se le permettre. Alors, j'ai demandé des projets à des artistes. Désormais, je ne fais plus que des expositions à thème. Je n'arrive plus à voir l'intérêt de suivre un artiste toute sa vie. Ce n'est pas ma vocation.

- Vous avez voulu faire quelque chose pour la Bosnie. Comment financez-vous vos interventions ?

- Nous sommes partis avec un peu d'argent de l'Unesco. Nous avons monté une exposition à Sarajevo : soixante œuvres. C'est l'armée française qui les a accompagnées, puis un convoi des Nations unies. C'était deux jours avant les accords de Dayton. L'exposition

avait été montée en douze heures. Il y avait deux mille personnes au vernissage, alors que la guerre était terrible. Pour nous, c'était un hommage au courage des gens qui vivaient cette tragédie. Ce que nous faisons n'est pas de l'impérialisme. Il ne s'agit pas d'amener notre culture quelque part, de rassembler des « bons tableaux ». Avec l'Algérie, nous essayons de faire une exposition sur l'« autre ». Ça a l'air très sentimental, mais pas tant que ça. On est tous du même village, et on peut imaginer un soutien autour de soi, plutôt qu'un vide.

- Comment avez-vous monté le projet pour l'Algérie ?

- Je voulais faire quelque chose pour l'Algérie depuis longtemps. Pour moi, c'est devenu impossible de continuer dans un trou noir, sans aucun espoir, aucune idée d'en sortir. Une dame est venue me voir, son mari et son fils ont été assassinés. C'était Anissa Asselah, la femme du directeur de l'Ecole des beaux-arts d'Alger. Comment se consoler d'une telle tragédie ? J'ai pensé que si on multiplie les deuils et les peines par le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants

qui ont été assassinés en Algérie, c'est intolérable. J'ai voulu montrer qu'on pense à eux. Le Café de l'exil va servir de plate-forme aux artistes algériens qui vivent en France et permettre à des artistes qui vivent en Algérie de faire le voyage. C'est un endroit où l'on va se retrouver pour se recueillir, faire son deuil, penser à l'avenir. Ils sont très contents de pouvoir se retrouver.

» Nous avons obtenu des visas pour des artistes qui enseignent à l'Ecole des beaux-arts d'Alger ou à Oran : Nourredine Belhachemi, Djaoudat Guessouma, Zoubir Helal, Karim Sergoua et aussi pour Mustafa Orif, qui dirige la galerie Isma à Alger. Aucun d'eux n'a pu voyager depuis 1988. Ils ont l'occasion de retrouver certains de leurs élèves. Quatre ou cinq d'entre eux, qui sont venus en France il y a cinq ans, sont aujourd'hui à l'Ecole des beaux-arts de Paris. C'est Jean-Michel Albérola qui les a fait entrer dans son atelier. Il est très généreux. Il est né à Saïda. La pièce qu'il expose reflète son sentiment que tous les canaux de la communication avec l'Algérie sont cassés et que la chose la plus grave est cette

absence de dialogue. Il présente un poste de télévision déréglé qui diffuse de la neige en permanence. Ce qui est aussi très important pour les artistes algériens, c'est le soutien des artistes des autres pays du Maghreb. Rachid Koraïchi, qui est algérien, mais qui vit en Tunisie, Farid Belkahlia, qui vit à Marrakech, Mohamed Kacimi, sont là. Ils se connaissent tous depuis longtemps.

« Un endroit où l'on va se retrouver pour se recueillir, faire son deuil, penser à l'avenir »

- Vous n'avez pas rencontré d'obstacles pour faire venir les artistes ?

- Ça n'a pas été si simple. Le département des affaires internationales au ministère de la culture nous a aidés, le ministère des affaires étrangères aussi. Mais pas l'Association française d'action artistique, où on nous a dit : « OK pour le Maroc, OK pour la Tunisie, mais on ne peut rien faire pour l'Algérie, nous n'avons pas de postes. » Etrange non ? Les demandes de visa en un premier temps avaient été bloquées à Nantes. J'ai persisté. Rachid Koraïchi nous a aidés, lui aussi.

- Comment le projet est-il financé ?

- Toutes les œuvres exposées ont été données par les artistes. L'argent de la vente va nous permettre d'éditionner un journal en kabyle, en arabe, en français avec des photos et des textes d'auteurs, autour de l'exposition et des rencontres qui ont lieu pendant deux mois. Et nous allons aller dans le sud de l'Algérie, pour apporter notre journal. Cela dit, aider les intellectuels, c'est bien, parce qu'ils parlent pour le peuple. Mais ils ne sont pas en grand nombre. En Algérie, c'est toute la population civile qui est en otage.

Il faudrait que nos ventes permettent de donner aux écoles, ou des draps aux hôpitaux... Il nous faut trouver des façons de transiter des aides humanitaires urgentes. Médecins sans frontières ne peut rien faire transiter. Nous, nous pouvons faire des allers et retours et donner 200 000 dollars à un orphelinat en trois ou quatre valises. C'est réaliste, non ?

- D'où vient cet argent ?

- Ça peut être la Fondation Soros, qui voudrait intervenir en Algérie, mais ne sait pas encore comment s'y prendre. La Fondation Rockefeller, pour sa part, donne une bourse très élevée pour un grand intellectuel. Et puis on compte sur le public pour aider l'orphelinat. »

Propos recueillis par Geneviève Breurette

★ « Algérie : je ne quitterai jamais mes amis. » Jusqu'au 30 mai. Galerie Nikki Diana Marquardt, 9, place des Vosges, Paris-4^e. M^o Saint-Sébastien-Froissart. Tél. : 01-42-78-21-00.

Rencontres autour des œuvres

● **Lundi 28 avril.** 20 heures : contes/chants-paroles/musiques ; avec la participation de Nacer Khemir, Farida Ait Ferroukh, Djamel Allam, Barbès Family, Idir, Nadir Marouf, Slim... et autres conteurs, dramaturges, acteurs, humoristes, compositeurs interprètes rap...

● **Vendredi 16 mai.** 20 heures : rencontres arts plastiques, avec la

présences d'artistes participants à l'exposition.

● **Vendredi 23 mai.** 20 heures : revues littéraires - la revue *Awal* (berbère) et Tassaadit Yacine ; la revue *Algérie littérature/Action* et Aïssa Khelladi, Marie Virolle. Avec la participation de Nabile Farès, Mohamed Kacimi...

● **Samedi 31 mai.** Soirée de clôture : dramaturgie/musique.